

LE VIRUS DU RACISME : SES FORMATIONS DISCURSIVES ET SON CONTREDISOURS DANS LA LITTÉRATURE ISSUE DE L'IMMIGRATION POSTCOLONIALE

VÉRONIC ALGERI
UNIVERSITÀ DEGLI STUDI ROMA TRE

veronic.algeri@uniroma3.it

Citation: Algeri, Véronic (2024) « Le virus du racisme : ses formations discursives et son contrediscours dans la littérature issue de l'immigration postcoloniale », in Licia Reggiani et Laura Santone (éds.) *Médias et Viralité*, *mediAzioni* 44: A275-A288, <https://doi.org/10.6092/issn.1974-4382/20879>, ISSN 1974-4382.

Abstract: As a virus, which can only reproduce itself by parasitizing a cell before multiplying within an organism and spreading while retaining its elusive nature and its multiform character, racism transmits from one person to another, it infiltrates the social body and can be encouraged or countered. This analogy is explored to consider the circulation of racism, its dissemination from one community to another, its shift from one locutor to another, each one producing its own symptomatologic framework: from institutional formulas, with their watchwords, to expressions of ordinary racism, with its little phrases. All these forms of discourse contribute to the creation of urban and socio-identitarian cleavages and produce social distancing. When it reaches its targets, by replicating itself, the racism virus undergoes mutations. Locutors who are the victims of stigmatising attacks seize on racist formulas and transform them into polemical objects by means of various metadiscursive devices to finally produce a counter-discourse. In the corpus we are presenting, made up of a sample of contemporary narrative texts by authors of postcolonial immigrant background, we observe, by means of discourse analysis, that racist formulas are identified and resignified within a polyphonic context.

Keywords: discourse analysis, islamophobia, racist formulas, postcolonial narrative writing, counter-discourse.

1. Plan et objectifs¹

Les études sur le racisme en discours imposent, par le biais de l'approche raciolinguistique adoptée aux États-Unis, un ancrage interdisciplinaire, l'objectif étant d'analyser le lien entre les conceptualisations raciales et les constructions discursives (Alim *et al.* 2016).

L'analyse du discours et la linguistique de l'énonciation de tradition française, qui témoignent dans ce domaine d'une forte affiliation à la tradition des *minorities studies* américaines, sont nourris des études postcoloniales et s'inscrivent dans une démarche décoloniale portée par l'actualité française (Ghliiss et Paveau 2022, Paveau 2022, Lorenzi Bailly et Moïse 2021, Lorenzi Bailly et Moïse 2023). Cette contribution souhaite cerner, dans sa dimension pragmatique, la circulation et la transmission du racisme, par le biais de l'analogie avec la nature du virus. Dans le cadre méthodologique de l'analyse du discours, il sera alors question de repérer les formules stigmatisantes (Krieg-Planque 2009) et de saisir leur degré d'appropriation (Butler 1997) chez les locuteurs qui en sont la cible. – Dans cette perspective, nous présenterons un corpus qui se compose de trois romans français dont les auteurs sont issus de l'immigration postcoloniale : *Désintégration. Enfants d'immigrés : Les racines du malaise* de Ahmed Djouder (2006) ; *Un Homme, ça ne pleure pas*, (2014) et *La Discrétion* (2020) de Faïza Guène.

Les résultats de notre observation seront à même de révéler la production d'un contrediscours qui parvient dès lors à s'imposer en tant que vecteur de déplacement sémantique. Cette démarche nous permettra de relever l'émergence d'une centralité créatrice dans l'écriture narrative, la littérature étant porteuse d'une autorité interprétative en matière de représentation, mémoire et légitimation collective.

2. Contexte

Quarante ans après la Marche pour l'égalité et contre le racisme qui sillonna l'Hexagone en 1983, la stigmatisation des enfants d'immigrés est toujours présente dans la société française. L'histoire coloniale, qui reste la matrice d'une domination épistémique structurant les relations des différents groupes sociaux, nous permet d'éclairer des pratiques discursives stigmatisantes dont sont victimes les immigrations postcoloniales et leurs descendants.

C'est le constat auquel parviennent de nombreuses organisations européennes et internationales².

¹ Sauf indication contraire explicite, la date de la dernière consultation de tous les sites mentionnés dans cet article est le 20 novembre 2024.

² Voir notamment Amnesty International, *Regional overview of islamophobia in Europe*, 1 June 2022, <https://www.amnesty.eu/wp-content/uploads/2022/09/PACE-submission-Islamophobia-1-June-2022.pdf> (consulté le 25/01/2024) ; voir aussi https://www.defenseurdesdroits.fr/sites/default/files/atoms/files/ddd_13e-barometre-discriminationemploi_2020.pdf (consulté le 25/01/2024), une étude universitaire commandée par le gouvernement français en 2020.

Le *European Islamophobia Report 2022*, rédigé par la fondation turque SETA, un organisme de recherche politique, économique et sociale basé à Ankara, et soutenu financièrement par l'Union européenne, analyse le problème du racisme antimusulman dans l'UE. Il documente le renforcement des discours et des mesures islamophobes dans 27 pays parmi lesquels se distingue la France qui apparaît comme le cas « le plus inquiétant de racisme antimusulman ». Des exemples d'insultes dits et écrits à l'encontre de la population française d'origine immigrée y sont mentionnés, comme le mot *bicot* (Najib 2022 : 244), un ethnonyme utilisé par les colons pour désigner les indigènes, hérité de l'époque coloniale.

Le Rapport souligne que la recrudescence des occurrences d'actes ou de discours stigmatisant les populations issues de l'immigration a lieu principalement sur les réseaux sociaux, mais aussi dans les médias, la politique et le système judiciaire, jusqu'au paysage urbain où surgissent inscriptions, tags et graffitis haineux ou à caractère raciste : « They range from “Muslim = pig », “Arab outside », « Save the whites » (Najib 2022 : 245).

Ces formules discursives insultantes circulent dans différents contextes, de façon plus ou moins explicite, nourrissent et sont nourries par un imaginaire racial hiérarchisant, participent enfin à la survivance d'un interdiscours stéréotypant à la fois multiforme et ciblé (Boyer 2003).

3. Le racisme en tant que virus

La description de ce phénomène social exploite la métaphore biologique du virus. Trois cas, relevant de trois différents types de discours, illustrent le recours à la terminologie de la pandémie dans ce domaine : le Tweet d'un défenseur des droits humains ; l'essai d'un professeur de philosophie et activiste ; la lettre ouverte d'un académicien.

Keneth Roth, directeur de l'ONG Human Rights Watch, réagissait sur son compte Twitter aux inquiétudes exprimées par le journal *The Guardian* quant à la présence de la France à la présidence européenne : il s'alarmait « que ses rivaux politiques *diffusent* une rhétorique anti-musulmane » et exprimait ses craintes « de voir Macron laisser cette islamophobie *contaminer* ses projets européens »³.

Pierre Tevanian, auteur de *La mécanique raciste* (2008), constatait que l'islamophobie possède un caractère systémique, « à rebours des discours complaisants faisant du racisme une simple *pathologie* individuelle »⁴.

La figure de l'analogie la plus explicite assignant au racisme les qualités du virus, apparaît dans un texte de l'écrivain Dany Laferrière : « le racisme est contagieux, et se transmet d'un être humain à un autre » ; il « s'est caché si bien dans les replis du corps social qu'il est impossible de le débusquer », « Il a besoin d'un porteur qui se croit supérieur à tout autre individu différent de lui [...] Il

³ <https://twitter.com/KenRoth>. En français dans l'article d'Amélie Tresfels, "La France dans le viseur du Rapport 2020 sur l'islamophobie en Europe", 12 janvier 2022, <https://urbania.fr/> (consulté le 25/07/2023). Nous soulignons en italique.

⁴ Quatrième de couverture de l'édition de 2017. Nous soulignons en italique.

faut surtout qu'il croie que sa supériorité remonte à des temps immémoriaux » (Laferrière 2020).

L'ensemble des éléments sociaux, économiques et historiques évoqués par Laferrière s'inscrivent à l'intérieur de la métaphore biologique : le virus du racisme, inoculé par l'histoire de la suprématie coloniale, s'attaque au corps social, se diffuse selon un *ordo naturalis* qui décrit et paramètre le monde, en accord avec l'hypothèse d'une « épidémiologie des représentations » (Sperber 1996) où les représentations qui circulent à l'intérieur d'une culture sont appréhendées selon un cadre explicatif qui permet de prendre en compte leur caractère contagieux. Lorsque ces représentations sont réductrices et figées, elles constituent des stéréotypes qui acquièrent un caractère stigmatisant.

Si le racisme est un virus, il sera donc appréhendé comme un phénomène naturel, coupé de l'histoire qui l'a produit, « puis[ant] sa force dans l'anéantissement de notre historicité » (Brahim 2020 : 5).

Henri Boyer pointe le phénomène de la « propagation » d'un « indicateur » et sa constitution en tant que « marqueur ». Désormais, les traits d'assignation identitaire dont il est question dans la représentation racisée d'un individu ou d'une communauté affichent une structuration semblable à celle qui dans les études du sociolinguiste décrit le stéréotypage d'un phénomène socio-phonétique au sein d'une communauté. Le figement représentationnel adhère à une idéologie, contient un imaginaire partagé au sein d'une communauté nationale, se déploie autour d'un ensemble d'images et « a un impact sur l'action des individus et des groupes et leurs discours » (Boyer 2016 : 35).

4. Les formules discursives discriminatoires

En suivant la suggestion sollicitée par la métaphore virale, nous interrogeons le mouvement de propagation de la stéréotypisation des descendants de l'immigration postcoloniale, pour penser que le racisme et ses représentations se condensent dans des formules discursives à travers lesquelles ils deviennent transmissibles.

La définition d'Alice Krieg-Planque saisit les contours d'une notion linguistique dans lesquels un désignant assure une fonction politique et sociale, « dans un espace public donné » (Krieg-Planque 2009 : 7). La formule qui s'inscrit dans un régime discursif serait ainsi identifiable au moyen d'un ensemble d'éléments propres : il s'agit d'« une séquence verbale, formellement repérable et relativement stable », « portée par des usages qui l'investissent d'enjeux socio-politiques parfois contradictoires » (Krieg-Planque 2003 : 14).

Relevant de l'analyse du discours, cette notion nous habilite à repérer la présence de formules discursives discriminatoires dans un corpus constitué d'un choix de textes narratifs français, publiés entre 2006 et 2021, dont les auteurs sont issus de l'histoire coloniale.

4.1. Repérage et emplois

Le repérage et l'analyse de la mise en discours des représentations partagées dans une communauté donnée est à la fois une question théorique et méthodologique : elle se base sur la notion d'attestation de formulations discursives plus ou moins figées et sur la prise en compte de leur genèse ; elle permet de saisir la façon dont divers acteurs sociaux « organisent, par le moyen des discours, les rapports de pouvoir et d'opinion » (Krieg-Planque 2003 : 14).

Si la définition de la structure de la formule est suffisamment souple pour prendre en compte d'autres phénomènes de reprise et de circulation discursifs, comme les petites phrases⁵ ou les slogans, la définition de son emploi sollicite une question relevant de la linguistique de l'énonciation puisqu'il s'agit d'interroger ses propriétés, « son inscription discursive, son fonctionnement comme référent social, sa dimension polémique » (Krieg-Planque 2009 : 7-8).

La présence de ces séquences verbales dans notre corpus nous conduit à interroger leurs usages : ces formules, circulant, tel un virus, plus ou moins discrètement, sont relayées par des catégories hétérogènes de locuteurs, aux multiples profils socio-identitaires.

La propagation de ces formules dans un environnement différent du contexte et de la personne qui les conçoit (les institutions, les médias, la politique) s'inscrit dans une situation inédite et parvient à former un syntagme néologique.

Il s'agit d'un processus de déconstruction et reconstruction qui se base sur la confrontation de points de vue en conflit autour de cette fracture sociale et idéologique, inscrite dans l'histoire coloniale, qui ne cesse de forger les pratiques discursives dans les institutions et dans les structures sociales (Blanchard *et al.* 2005).

La riche bibliographie consacrée à l'observation de la mise en discours du point de vue⁶ qui nourrit notre démarche gagne ici à rejoindre une approche pragmatique où la mise en scène de son propre point de vue passe par la reprise et la manipulation du dire d'une communauté légitime à laquelle le locuteur n'appartient pas. Nous nous situons alors du côté de cette performativité qui vise à faire advenir une réalité ou à modifier une situation existante (Austin 1970).

Une approche déconstructiviste s'impose visant à considérer la race non pas comme une condition naturelle, mais plutôt comme un ensemble de pratiques sociales d'autodésignation et d'assignation sur lesquelles il est possible

⁵ Voir à ce propos : Krieg-Planque (2011) et Boyer et Gaboriaux (2018).

⁶ Nous pensons notamment à la définition de point de vue correspondant à la façon dont un énonciateur communique une information subjective en même temps qu'il offre une information dénotant un objet-de-discours (Rabatel 2008), au niveau micro, une lexie, au niveau macro, un ensemble de prédications (Rabatel 2021). Nous n'oublions pas par ailleurs les études consacrées à la constitution d'un ethos collectif correspondant à une opinion collective vis-à-vis d'un groupe auquel il attribue une identité (Charauveau 2005 ; Amossy 2010 ; Maingueneau 2014) mais aussi nous songeons à la manipulation qui se produit dans la reprise des propos et des points de vue de son propre adversaire, de la littérature (Ducrot 1984) aux débats politiques (Rabatel 2017). Enfin et surtout, nous nous référons à une épistémologie du point de vue dans lequel le sujet racial, qui se construit dans les rapports de domination, les pratiques sociales, l'expérience ou la mémoire, devient un "point d'énonciation" (Paveau 2019).

d'intervenir. Il s'agit notamment de la thèse que Solène Brun et Claire Cosquer défendent à partir entre autres de la théorie du genre de Judith Butler⁷.

Butler a analysé le pouvoir que les mots ont de rejouer (*to reenact*) une source première. S'il y a « une répétition qui puisse disjoindre l'acte de discours des conventions qui l'étayent, mettant ainsi à mal son efficacité injurieuse au lieu de la consolider » (Butler 2017 : 44), par leur simple énonciation « ces discours acquièrent [...] le statut de citation, et s'inscrivent dans des contextes inattendus, en rupture avec leurs contextes antérieurs », ouvrant ainsi la possibilité d'un « contrediscours » qui « perturbe » et « subvertit » les effets produits par le discours offensant⁸.

C'est par un « emploi » polémique que la formule devient un « objet polémique » (Krieg-Planque 2009 : 24). Ce détournement/retournement, à même de relever la portée discriminatoire ou du moins stigmatisante de la formule, se met en place à travers des opérations métadiscursives qui délégitiment la source première : une « désarticulation » suivie d'une « réarticulation » (Faye 1973 : 27).

5. *Le discours institutionnel*

Quelques exemples illustrent ce phénomène discursif par lequel l'écriture narrative produit une resignification des formules institutionnelles qui par la désignation de l'autre et de son espace produisent une quelque forme de distanciation sociale.

Le roman d'Ahmed Djouder, *Désintégration. Enfants d'immigrés : les racines du malaise*, annonce depuis son titre son intention car il reprend au niveau sémantique le mot « intégration », le signe lexical et les repères identitaires de la communauté nationale concernée qu'il évoque, figés dans un consensus général, circulant dans un interdiscours médiatique et politique dominant (Boyer 2016 : 55).

Dans une visée performative, le mot « désintégration » renverse une formule « conjointement partagée et problématique » (Krieg-Planque 2003 : 14), puisque ce praxonyme réfère au modèle français de gestion de l'immigration.

Ce retournement évoque la possibilité de critiquer depuis l'intérieur la domination dont les mots du pouvoir peuvent être porteurs, notamment en les jouant.

Nous vivons dans des places réduites, des HLM, des maisons ouvrières et, plus rarement, dans des pavillons au cœur des ZUP, zones d'urbanisation prioritaire, ZUS, zones urbaines sensibles, ZEP, zone d'éducation prioritaire, à Marseille, à Douai, à Thionville ou à Mulhouse, dans des régions riches en mines et en usines sidérurgiques et métallurgiques, en banlieue parisienne dans les cités tristement célèbres, ou dans les logements sociaux de toutes les villes de France où nous sommes à l'étroit[...]. (Djouder 2006 : 11)

⁷ Brun et Cosquer (2021).

⁸ Les références citées sont tirées de la dernière édition française parue aux éditions Amsterdam traduite de l'anglais du volume de Judith Butler, *Excitable Speech*, Routledge, 1997.

Les acronymes HLM, ZUP, ZUS, ZEP renvoient aux politiques de la ville mises en place dans les banlieues des grandes villes de France pour la gestion des travailleurs immigrés d'abord, puis de l'immigration postcoloniale (Cf. Salerni 2023). Mais le marquage linguistique d'un espace, telle la dénomination d'une personne, signifie aussi l'exercice d'un pouvoir sur ce territoire, ou sur cet individu, entretient des clivages urbains, sociaux et identitaires (Akin 1999), des formes finalement de distanciation sociale.

C'est ainsi que l'écriture narrative s'empare des formules institutionnelles perçues comme blessantes, avec ses sources énonciatives circonscrites et ses désignants pseudo-techniques : les acronymes (ZUP) sont suivis de la définition qu'ils représentent (zones d'urbanisation prioritaire), dans une séquence cumulative qui contrecarre l'opération dissimulatrice des sigles et déstabilise la *political correctness* du signe métalinguistique, participant à relever le point de vue sur une formule perçue comme stigmatisante.

Au prisme de ces mêmes principes, il est possible d'aborder la question de l'organisation de la diversité identitaire. Dans *La Discrétion*, Faïza Guène décrit le personnage principal de son roman :

Yamina a bientôt soixante-dix ans. Elle les aura en novembre prochain. Soit le 10, soit le 19. Yamina est née un jour ou l'autre. Sur les papiers algériens, elle est du 19, mais sur sa *carte de résidence française délivrée en Seine-Saint Denis*, il est inscrit : *née le 10 novembre 1949 à Msirda Fouaga, Algérie*. À qui se fier ? Au moins, elle n'a pas une date *présumée*, elle a échappé au fameux 1er janvier attribué aux indigènes par défaut. (Guène 2020 : 11)⁹

Dans les années 1960, l'immigration économique à laquelle la France recourt en embauchant au Maghreb sa main-d'œuvre est recensée par un système de délivrance de documents qui attribue une date de naissance par défaut. Les papiers d'identité de cette population, qu'on appelle les « zéro-un », portent l'indication conventionnelle de la date de naissance au 1er janvier (Amsallem 2023).

Ce chrononyme, un désignant figé, est désormais « fameux », l'adjectif glosant cette marque d'assignation identitaire perçue comme blessante.

Un autre personnage, le narrateur du roman *Un Homme ça ne pleure pas*, fait l'expérience d'une forme de décalage par rapport à ce langage administratif. Mourad, enseignant, niçois d'origine algérienne, muté dans un lycée à Montreuil, se retrouve à une soirée dans un bel appartement parisien :

Un jeune homme affalé sur le fauteuil de Liliane, la chicha aux lèvres, riait sans arrêt. [...]

« Qu'est ce qui te fait marrer ?

-Observe-les bien. Je remarque que moins ils sont en règle, plus ils s'agitent. Les sans-papiers sont déchaînés, ils picolent beaucoup, dansent et se marrent la bouche grande ouverte. Les visas étudiants et les courts-séjours, eux, décompressent, ils rigolent doucement. Mais les plus détendus ce sont les cartes de résidence de dix ans. Regarde-les ! Dix ans ! Relax ! Ils fument, ils sont assis, ils refont le monde parce qu'ils ont l'impression d'y appartenir.

⁹ En italique dans le texte.

-Et moi ?

Il a ri de nouveau.

« He he he ! toi tu tournes en rond. Tu changes de pièces. Tu pars, tu reviens. Tu cherches ta place et tu ne t’amuses pas. Je pense que tu es née ici. »

Le Freud de la soirée.

Pour le contredire, j’ai décidé de danser. De lâcher prise. De me laisser aller comme un sans-papiers. (Guène 2014 : 165)

L’identité de la population d’origine immigrée se décline en titres de séjour : les sans-papiers, les visas étudiants, les courts-séjours, les cartes de résidence de dix ans sont des formules qui recensent une position administrative dont le pouvoir illocutoire produit des catégories ethno-raciales et préconise une hiérarchie à l’intérieur même de la classe des racisés de différents rangs sociaux, chacun ayant son attitude et son langage.

Le racisme est aussi une question anthropologique, « un discours sur l’être, sur l’ordre du monde, sur l’espèce humaine. [...] Comme toute idéologie, il s’insinue partout et se répercute directement dans la pratique en orientant, informant, construisant notre perception du monde extérieur » (Tevanian 2008 : 4-5).

Ces formules, ayant un degré de figement représentationnel que nous reconnaissons sur le plan interdiscursif, mettant en scène « le rituel de la subordination » (Butler 2017 : 52), sont ici *rejouées*.

L’énonciateur se désolidarise de son discours par une restitution ironique de l’énoncé qui, dans sa nouvelle configuration, ne contient plus la vérité institutionnelle mais est à même d’exprimer une complexité socio-identitaire. Mourad, enfant d’immigrés, par son positionnement paratopique, assume dans ce contexte une identité polyphonique, accueillante et démystificatrice (il décide de « contredire » son interlocuteur), apte à la mobilité (il se laisse « aller comme un sans-papiers ») à l’intérieur de ces catégories discriminatoires : « Ainsi une adresse injurieuse peut sembler figer ou paralyser la personne hélée, mais elle peut aussi produire une réponse inattendue et habilitante » (Butler 2017 : 22).

Dans le même roman, Dounia est une jeune femme d’origine algérienne, bien qu’elle reste une « Française de papier » ; son personnage incarne la réussite sociale par l’intégration, même s’il s’agit d’« une réussite accidentelle ». Elle est « la petite élue arabe de province », elle représente la « diversité », elle se bat contre « les difficultés d’acculturation », dans le contexte de la « crise identitaire » : elle est cet « être en langue française » que l’on observe « dans [...] cette visée constitutive d’une légitimité citoyenne » (Moïse 2008) :

Contrairement à ce que je pensais, Dounia n’a pas commandé une salade de chèvre chaud, mais un steak tartare.

Manger un steak tartare, voilà de l’intégration ou je ne m’y connais pas.

Parce qu’apprendre la langue, respecter les institutions de l’État, épouser la culture du pays en chérissant ses grands auteurs, marcher sur la gloire de la nation, tout ça n’est rien comparé à l’engloutissement de viande hachée crue qu’on écrabouille avec un jaune d’œuf et des condiments.

Choc des cultures.

Soudain, j’imagine l’oncle Aziz, assis à la table avec nous. [...] « Regarde tonton, ce plat de viande crue coute 27 euros. Environ 2800 dinars ! »

Je l’imagine secouant la tête, dépité : « Tfout ! ». (Guène 2014 : 140)

L'hétérogénéité du marquage stylistique se charge de déplacer les formules de la rhétorique institutionnelle dans un registre spontané : le présentatif « voilà » introduisant un commentaire, dans sa forme non marquée, suivi du partitif « de », indiquant la quantité d'une notion non quantifiable, participe à la réalisation du caractère ironique de l'énoncé, « Manger un steak tartare, voilà de l'intégration ou je ne m'y connais pas ».

Le mot « intégration » se décline en un ensemble de « grands principes » (Moïse 2008) qui fondent la politique assimilationniste et qui paraissent ici à l'intérieur d'une liste de lexies hétérogènes (de la maîtrise de « la langue française » à « l'engloutissement de viande hachée ») dont les termes sont repris et réduits à un « tout ça » en position cataphorique.

Enfin la présence d'un colocuteur imaginaire, l'oncle algérien, avec son milieu et son regard sur la France, introduit un point de vue autre sur le contexte qui, de ce fait, révèle toute son incohérence.

Ces extraits illustrent le phénomène par lequel une unité lexicale surgit dans le débat public telle une « focalisation-lexico-pragmatique » (Boyer 1987), s'inscrit dans l'actualité et par sa circulation produit un stéréotype (Rouquette 1997 : 33).

6. *Le racisme ordinaire*

À côté de ces éléments, qui renvoient à des formules institutionnelles, apparaît, tel un virus, relevant de l'invisible, de l'acquis, du naturel, se prêtant à une infiltration de toutes les dimensions de la vie quotidienne, un « racisme ordinaire ». Cette locution nominale regroupe un ensemble de pratiques et de discours partagés, relayés par la propagation de formules discursives qui renforcent les clivages identitaires.

Dans l'extrait qui suit, Yamina est au guichet de la préfecture, accompagnée de sa fille :

Ce jour-là, Hannah a fait un scandale à la préfecture.

L'agent d'Etat, derrière sa vitre, se met à parler très fort en articulant lentement pour s'adresser à Yamina. On dirait qu'elle gronde une gamine.

[...] : *elle est pas débile. C'est pas la peine de lui parler comme ça.* L'autre, protégée par une vitre de séparation blindée, par le rappel du texte de loi dissuasif en cas d'outrage, protégée par sa fonction, par le fait que personne n'a envie de revenir le lendemain faire cette foutue queue à la préfecture, l'agent donc, ne daigne même pas regarder Hannah dans les yeux. Elle fait :

Pfff, eh oh, ça va pas commencer, hein ! C'est toujours pareil avec vous !

Il n'en faut pas plus pour que Hannah s'enflamme. (Guène 2020 : 17)¹⁰

Les pratiques discursives et sémiotiques sont inscrites dans un cadre conflictuel où l'un puise sa légitimité dans le « texte de loi » et l'autre, défendant sa mère qui « [n']est [pas] débile », se met à la recherche d'une « puissance de signifier » (Ajari 2022).

¹⁰ En italique dans le texte.

Face au discours méprisant, de l'autre côté d'une « vitre de séparation blindée », dans cette distanciation sociale qui façonne une relation hiérarchisée, « Hannah s'enflamme ».

Les verbes de parole, accompagnés de compléments circonstanciels, d'adjectifs qualificatifs ou d'adverbes, déterminent le mode de production du discours ainsi que ses aspects qualitatifs, participent à la description et orientent sa réception.

C'est ainsi que nous relevons les éléments métalinguistiques qui modalisent le dire de l'agent de l'État qui « se met à parler très fort » ; s'adresse à Yamina « en articulant lentement », « ne daigne même pas regarder Hannah dans les yeux ».

Les expressions familières (« débile ») et les onomatopées (« Pfff » ; « eh oh »), soulignées en italique dans le texte, participent à situer le dialogue dans son environnement où le fonctionnaire se lâche : « *C'est toujours pareil avec vous* ».

Dans *Un Homme, ça ne pleure pas*, Miloud, le cousin récemment arrivé à Paris d'Alger, est en couple avec Liliane, une riche Parisienne qui reçoit ses amis :

Le type était un quinqu ultralibéral, divorcé, sans enfant, plutôt sportif, et qui adorait se donner l'air détendu. Un genre de mondain relax. [...]

Alors qu'il parlait de Dubaï, il a demandé : « Comment, Lili ! Tu n'as jamais emmené *Milou* à Dubaï ? »

Miloud, agacé, a répondu : « C'est Miloud. Il y a un « d » à la fin. Milou est le petit chien de Tintin. »

Le type au strabisme a ri. Il s'est tourné vers Liliane et a dit : « Tu sais ce qu'on dit des petits chiens, Lili ? ils sont fidèles. Enfin, paraît-il... » [...]

Miloud a eu un coup de chaud. Son sang a dû fermenter. Il était vraiment en rogne.

« C'est moi que tu traites de chien ? »

Miloud s'est levé, il a bousculé violemment le type au strabisme.

« Dis-le-moi dans les yeux, que je suis un chien, connard ! [...]

Le type a ajouté en réajustant son col : « *Chez vous, on part au quart de tour, c'est dingue !* » [...]

J'ai entraîné Miloud hors de l'appartement. Il s'est mis à parler arabe pour la première fois depuis mon arrivée. [...]

« Il n'aime pas *les Arabes bas de gamme* comme moi ! Il me déteste, moi et tout ce que je représente. Si j'étais un fils d'émir, il se serait écrasé comme une merde sous mes grandes chaussures de Qatari. En plus, il le sait très bien que je ne peux pas aller à Dubaï ! Je n'ai pas mes papiers ! »

[...] Miloud m'a dit : « *Yallah* on va se changer les idées ! (Guène 2014 :118)¹¹

La formule dévalorisante « chez vous » écarte un individu et son groupe social de celui auquel on prétend appartenir. « La naturalisation, l'essentialisation, l'amalgame » (Tevanian 2008) sont des caractéristiques formelles du racisme qui dès lors n'est pas seulement une manière de penser l'altérité, mais est aussi une façon de se choisir soi-même comme personne (Sartre 1946).

¹¹ Nous soulignons en italique.

Dans cette perspective, nous sommes à même de nous figurer ce personnage/locuteur, présenté au moyen d'un large spectre d'attributs qui décrivent la qualité de sa personne et les traits de son langage : c'est un « type au strabisme », « un quinqu ultralibéral, divorcé, sans enfant, plutôt sportif », il feint une posture sociale « l'air détendu », « un genre de mondain relax », il insulte sans en avoir l'air « en réajustant son col » ; il fréquente Dubaï, haut lieu d'un nouvel exotisme capitaliste; il parle à Liliane, issue de son milieu social, mais en s'adressant à Miloud.

Le pronom « vous » exprime le mépris en même temps qu'il installe une forme de complicité avec son contexte : celui qui possède le bon langage et qui s'autorise à déformer, par approximation, les noms étrangers (Milou à la place de Miloud).

Butler définit ce genre d'adresse à travers l'expression « to call someone a name » : cela signifie d'une part « donner un nom » et d'autre part « insulter ». Si nous nous construisons à travers le nom que l'autre nous donne, il arrive aussi que ce nom nous insulte. Or, avec les appellations que l'on reçoit nous recevons aussi la possibilité de critiquer l'espace qui s'ouvre à l'intérieur de celles-ci d'une « puissance d'agir linguistique » (Butler 2017 : 21).

Miloud est conscient de l'assignation identitaire dont il est l'objet, de son cadre et de ses enjeux (« Si j'étais un fils d'émir ») mais ne parvient pas à s'inscrire dans le dialogue : à la fin du passage, il s'empare de la formule insultante « Arabes bas de gamme » à laquelle il déclare appartenir (« comme moi »), s'adresse en sa langue maternelle à son cousin et quitte la réunion.

Le *Rapport sur l'islamophobie* enregistre une augmentation des discriminations liées au port du voile après les attentats terroristes qui ont ensanglanté le pays.

Dans l'extrait que nous proposons, Yamina se trouve dans le cabinet de son médecin traitant.

Ce qui est remarquable, c'est qu'il tutoie Yamina, [...]. Il la tutoie après avoir dit madame Yamina.

Par exemple, il demande : Alors, madame Yamina, tu as bien pris tes petits cachets ? ou : Madame Yamina, ça ne va pas le diabète en ce moment, tu as mis trop de sucre dans ton thé à la menthe ?

Et, c'est absurde, mais Yamina l'aime bien. [...]

Elle ne perçoit aucune condescendance dans le ton qu'il emploie avec elle. Même lorsque, sous prétexte d'humour, il lui demande de dégager ses oreilles de son foulard pour y regarder à l'intérieur avec son otoscope et qu'il ajoute : Allez, on enlève sa petite burka pour montrer ses petites oreilles.

Yamina ne voit pas le mal. Ça la fait même plutôt sourire. [...]

D'une certaine façon, Yamina est préservée. Elle ne saisit pas dans quelle géométrie le monde l'a placée. Son innocence la protège de la violence de l'attitude du médecin. Elle ne s'aperçoit pas du rapport vertical qui se joue dans le cabinet du docteur [...]. Mais la colère, même enfouie ne disparaît pas. La colère se transmet, l'air de rien. (Guène 2020 : 14-16)

Le racisme ordinaire est cet ensemble de discriminations répétées et anodines, transparentes pour son auteur mais blessantes pour sa cible : cela tient

à un adjectif, possessif et qualificatif (« madame tu vas enlever ta petite burka »), au tutoiement après l'appellation « madame », dans une séquence non conforme.

7. *En guise de conclusion*

Tel un virus, le racisme se transmet d'un locuteur à l'autre, d'une catégorie sociale à une autre, du médecin à son patient : il peut laisser indifférent, comme chez la mère (« Yamina ne voit pas le mal »), ou il peut être l'objet d'une mutation, lorsqu'il produit un sentiment de colère qui désormais se transmet, comme chez la fille qui en fait le thème de son écriture narrative. Lorsque les formules discursives discriminatoires sont adoptées par leurs cibles, elles font l'objet d'un « déplacement » (Krieg-Planque 2009 : chap. 5) : leur sens étant détourné, elles se mettent à signifier autre chose. S'il existe une forme de racisme, s'intégrant aux régimes discursifs hégémoniques, qui désigne une réalité routinière et contagieuse, récurrente et structurante, existe-t-il un contrediscours qui invaliderait le dire qu'il rejoue et qui tel un vaccin préserverait du virus? Les écritures narratives dont les auteurs sont issus de l'histoire postcoloniale, par leur capacité de déplacement sémantique, semblent être à même d'identifier les formules racistes et de les recontextualiser dans un cadre polyphonique.

BIBLIOGRAPHIE

- Ajari, Norman (2022) *Noirceur. Race, genre, classe et pessimisme dans la pensée africaine-américaine au XXI^e siècle*, Paris : Éditions divergences.
- Algeri, Véronic (2014) « Mémoire coloniale et immigration. Comment raconter cette histoire ? » in Gianfranco Rubino, Dominique Viart (éds.) *Le Roman français contemporain face à l'Histoire – Thèmes et formes*, Roma : Quodlibet, 313-332.
- Alim H. Samy, John R. Rickford, Arnetha F. Ball (2016) *Raciolinguistics. How Language Shapes Our Ideas about Race*, New York: Oxford University Press.
- Amsallem, Noé (2023) « Les naissances le 1^{er} janvier dans les données de l'état civil racontent une histoire de l'immigration en France », *Le Monde*, 10 juillet 2023, https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2023/07/10/les-naissances-le-1er-janvier-dans-les-donnees-de-l-etat-civil-racontent-une-histoire-de-l-immigration-en-france_6181357_4355770.html (consulté le 23/08/2023).
- Amossy, Ruth (2010) *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris : Presses universitaires de France.
- Austin, John L. (1970) *Quand dire, c'est faire*, Paris : Seuil.
- Blanchard, Pascal, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire (éds.) (2005) *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris : La Découverte.
- Bancel, Nicolas, Pascal Blanchard (2001) *De l'indigène à l'immigré*, Paris : Gallimard.

- Bayrakli, Enes, Farid Hafez (éds.) (2022) *European islamophobia report*, Vienna: Leopold Weiss Institute.
<https://islamophobiareport.com/islamophobiareport-2021.pdf>.
- Boyer, Henri (2003) *De l'autre côté du discours. Recherche sur le fonctionnement des représentations communautaires*, Paris : L'Harmattan.
- Boyer, Henri (2016) *Faits et gestes d'identité en discours*, Paris : L'Harmattan.
- Boyer, Henri, Philippe Gardy, Jean-Marie Marconot, Paul Siblot (1987) *Questions sur les mots. Analyses sociolinguistiques*, Paris : Didier Érudition, coll. Linguistique, n. 19.
- Boyer, Henri, Chloé Gaboriaux (2018) « Splendeurs et misères des petites phrases », *Mots. Les langages du politique* 117(2) : 9-17.
- Brahim, Rachida (2020) *La Race tue deux fois. Une histoire des crimes racistes en France (1970-2000)*, Paris : Éditions Syllepse.
- Brun, Solène, Claire Cosquer (2021) « Déconstruire l'identité, théoriser la race. Des catégorisations aux pratiques », *Émulations* 42, <https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/brunscosquer>.
- Butler, Judith [1997](2017) *Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, Paris : Éditions Amsterdam.
- Charaudeau, Patrick (2005) *Le Discours politique. Les Masques du Pouvoir*, Paris : Vuibert.
- Chouder, Ismahane, Malika Chouder, Pierre Tevanian (2008) *Les filles voilées parlent*, Paris : La Fabrique.
- Ducrot, Oswald (1984) *Le Dire et le dit*, Paris : Minuit.
- Faye, Jean-Pierre (1973) *La critique du langage et son économie*, Paris : Éditions Galilée.
- Ghliiss, Yosra, Marie-Anne Paveau (éds.) (2022) « Race et discours 1 : Écritures, réappropriations, inscriptions », *Itinéraires* 2021(2).
- Krieg-Planque, Alice (2003) *Purification ethnique. Une formule et son histoire*, Paris : CNRS Éditions.
- Krieg-Planque, Alice (2009) *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.
- Krieg-Planque, Alice (2011) « Les 'petites phrases' : un objet pour l'analyse des discours politiques et médiatiques », *Communication et langage* 168, 23-41.
- Laferrière, Dany (2020) « Le racisme est un virus », Institut de France, 10 juin 2020, <https://www.institutdefrance.fr/actualites/dany-laferriere-le-racisme-est-un-virus/>.
- Lorenzi Bailly, Nolwenn, Claudine Moïse (éds.) (2021) *La haine en discours*, Lormont : Éditions du Bord de l'Eau.
- Lorenzi Bailly, Nolwenn, Claudine Moïse (éds.) (2023) *Discours de haine et de radicalisation. Les notions clés*, Lyon : Ens Éditions.
- Maingueneau, Dominique (2014) « Retour critique sur l'éthos », *Langage et société* 149 : 31-48.
- Moïse, Claudine (2008) « Le malaise identitaire du côté majoritaire : la langue et la République française », *L'identité et ses frontières, approches croisées d'un malaise contemporain*, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, 33-45, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02496530>.

- Najib, Kawtar (2022) «Islamophobia in France: National Report 2021», in Bayrakli, Enes, Farid Hafez (éds.) *European islamophobia report*, Vienna: Leopold Weiss Institute, 235-362.
- Paveau, Marie-Anne (éd.) (2022) « Race et discours 2 : Représentations et formes langagières », *Itinéraires* 2021(3).
- Paveau, Marie-Anne (2019) « De la race comme point d'énonciation. Norman Ajari, La dignité ou la mort. Éthique et politique de la race », in *La pensée du discours* [carnet de recherche, en ligne], <https://penseedudiscours.hypotheses.org/18002> (consulté le 28 avril 2023).
- Rabatel, Alain (2008) *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*. Tome 1. Les points de vue et la logique de la narration. Tome 2. Dialogisme et polyphonie dans le récit, Limoges : Lambert-Lucas.
- Rabatel, Alain (2017) *Pour une lecture linguistique et critique des médias : Empathie, éthique, points de vue*, Limoges : Lambert-Lucas.
- Rabatel, Alain (2021) *La confrontation des points de vue dans la dynamique figurale des discours. Énonciation et interprétation*, Limoges : Lambert-Lucas.
- Rouquette, Michel-Louis (1997) *La chasse à l'immigré. Violence, mémoire et représentations*, Liège : Mardaga.
- Salerni, Paola (éd.) (2023) *Politiques de la Ville et aspects linguistiques de la France multiculturelle : histoire, évolution, contradictions*, Paris : L'Harmattan.
- Salih, Akin (éd.) (1999) *Noms et renoms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*, Rouen : coll. Dyalang Rouen CNRS.
- Sartre, Jean-Paul (1946, 1985) *Réflexion sur la question juive*, Paris : Gallimard.
- Sperber, Dan (1996) *La Contagion des idées. Théories naturalistes de la culture*, Paris : Odile Jacob.
- Tevanian, Pierre (2008) *La mécanique raciste*, Paris : Dilecta.

Corpus

- Djouder, Ahmed (2006) *Désintégration. Enfants d'immigrés : Les racines du malaise*, Paris : Stock.
- Guène, Faïza (2014) *Un Homme, ça ne pleure pas*, Paris : Fayard.
- Guène, Faïza (2020) *La Discrétion*, Paris : Plon.